

Édouard Glissant

[L'ART DE LA TRADUCTION]

[Extrait]

JE VOUDRAIS POUR FINIR faire quelques brèves considérations sur ce que je considère comme un des arts futurs les plus importants : l'art de la traduction. Ce que toute traduction suggère désormais en son principe, par le passage même qu'elle ferait d'une langue à l'autre, c'est la souveraineté de toutes les langues du monde. Et la traduction pour cette même raison est le signe et l'évidence que nous avons à concevoir dans notre imaginaire cette totalité des langues. De même que l'écrivain réalise cette totalité désormais par la pratique de *sa* langue d'expression, de même le traducteur la manifeste mais par le passage d'*une* langue à une autre, confronté à l'unicité de chacune de ces langues. Mais, tout comme dans notre chaos-monde on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres, de même le traducteur ne saurait-il établir relation entre deux systèmes d'unicité, entre deux langues sinon en présence de toutes les autres, puissantes dans son imaginaire, quand bien même il n'en connaîtrait aucune. Qu'est-ce à dire, sinon que le traducteur invente un langage nécessaire d'une langue à l'autre, comme le poète invente un langage dans sa propre langue. Une langue nécessaire d'une langue à l'autre, un langage commun aux deux, mais en quelque sorte imprévisible par rapport à chacune d'elles. Le langage du traducteur opère comme la créolisation et comme la Relation dans le monde, c'est-à-dire que ce langage produit de l'imprévisible. Art de l'imaginaire, dans ce sens la traduction est une véritable opération de créolisation, désormais une pratique nouvelle et imparable du précieux métissage culturel. Art du croisement des mélanges aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde. La traduction est par conséquent une des espèces parmi les plus importantes de cette nouvelle pensée archipélique. Art de la fugue d'une langue à l'autre, sans que la première s'efface et sans que la seconde renonce à se présenter. Mais aussi art de la fugue parce que chaque traduction aujourd'hui accompagne le réseau de toutes les traductions possibles de toute langue en toute langue.

S'il est vrai qu'avec toute langue qui disparaît, disparaît une part de l'imaginaire humain, avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire de manière errante et fixe à la fois. La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement renoncement. Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté de ce renoncement. Il est vrai que le poème, traduit dans une autre langue, laisse échapper de son rythme, de ses assonances, du hasard qui est à la fois l'accident et la permanence de l'écriture. Mais il faut peut-être y consentir, consentir à ce renoncement. Car je dirai que ce renoncement est, dans la totalité-monde, la part de soi qu'on abandonne, en toute poétique, à l'autre. Je dirai que ce renoncement, quand il est étayé de raisons et d'inventions suffisantes, quand il débouche sur ce langage de partage dont j'ai parlé, est la pensée même de l'effleurement, la pensée archipélique par quoi nous recomposons les paysages du

monde, pensée qui, contre toutes les pensées de système, nous enseigne l'incertain, le menacé mais aussi l'intuition poétique où nous avançons désormais. La traduction, art de l'effleurement et de l'approche, est une pratique de la trace. Contre l'absolue limitation de l'être, l'art de la traduction concourt à amasser l'étendue de tous les étants et de tous les existants du monde. Tracer dans les langues, c'est tracer dans l'imprévisible de notre désormais commune condition.

Source : *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995, p. 35-36.